

**Société historique de Québec**

**Concours d'écriture historique**

**Textes gagnants de l'édition 2019**

## **Premier prix**

Et

## **Prix de l'Asulf pour la qualité de la langue française**

Clémence Ribordy

École secondaire Cardinal-Roy

### **Je serre et je recommence**

J'insère l'aiguille droite dans la maille. Avec l'index et le majeur, j'enroule le fil sur l'aiguille droite et je fais passer la gauche par-dessus pour former une nouvelle maille. Je serre et je recommence. Ces étapes, je les fais en boucle depuis des jours. Plus besoin de réfléchir, mes mains le font seules. Elles trouvent leur chemin sans que j'aie à y penser. Heureusement, car je ne dors plus. Je cours jour et nuit, entre les blessés, les malades, les affamés cherchant à faire taire leur estomac et les malheureux ayant perdu leur maison. Chaque deux minutes est consacré au tricot de ces chaussettes. Je me désole : moi, Marie-Joséphé de Sainte-Catherine-de-Bologne, suis devenue Ursuline pour enseigner aux jeunes filles amérindiennes et canadiennes. Les pauvres petites, je ne les ai pas vues depuis si longtemps. Qu'est-il advenu d'elles? Ont-elles des vêtements à se mettre sur le dos? De la nourriture à se mettre sous la dent? Ont-elles oublié tout ce que je leur ai enseigné, leur alphabet, le catéchisme et leurs bonnes manières? Cette guerre nous rendra tous fous. Oh! Seigneur, pourquoi? Pourquoi toute cette misère? Je cherche la raison à cette colère. Qu'avons-nous fait? Oh! Seigneur, je vous en supplie, sauvez-nous!

J'insère l'aiguille droite dans la maille. Avec l'index et le majeur, j'enroule le fil sur l'aiguille droite et je fais passer la gauche par-dessus pour former une nouvelle maille. Je serre et je recommence. Voilà des jours que je tricote des sacrebleu de bas pour ces stupides Écossais qui sont arrivés ici en jupe, en pensant que l'hiver serait facile. Eh bien, non! Certes, en septembre, le climat est plutôt doux, mais avec l'arrivée d'octobre, ils ont bien vu que leurs minuscules bas ne feraient pas l'affaire. Je sais, par charité chrétienne, je dois plaindre ces pauvres Écossais qui, comme nous, ont subi la cruauté des Anglais. Eux aussi ont été vaincus et persécutés. Les pauvres ont été contraints de s'enrôler dans l'armée anglaise après leur défaite à la bataille de Culloden, d'embarquer dans un bateau et de perdre leurs terres à jamais. Ils pensaient rentrer chez eux après les combats, mais ce n'était pas dans les intentions du satané roi. Ces imbéciles d'Anglais! Ils cherchent le pouvoir, la richesse; ils sont vaniteux! Voilà longtemps que ces protestants ont oublié les valeurs inculquées par notre chère Église catholique. Oh! Mais pardonnez-moi, Seigneur, pour ces blasphèmes et cette frustration! Oui, qui aime et aide son prochain est plus près de Dieu sur la Terre. C'est en se rappelant ces mots que Mère supérieure leur a proposé notre aide.

J'insère l'aiguille droite dans la maille. Avec l'index et le majeur, j'enroule le fil sur l'aiguille droite et je fais passer la gauche par-dessus pour former une nouvelle maille. Je serre et je recommence. Après la fin des combats en septembre 1759, c'était la cohue. Même notre couvent avait été victime de boulets. Nous avons peur même si nous savions que Dieu veillait sur nous. Oui, les Anglais avaient gagné, mais il fallait attendre la fin de la guerre que les métropoles se disputaient. Il y avait des habitations brûlées partout, des malades de plus en plus nombreux, des familles qui erraient dans les rues. Les gens dont la maison était encore intacte en étaient chassés par des Anglais qui en prenaient immédiatement possession. La misère et la panique étaient visibles dans toutes les parties de la ville. Notre communauté religieuse souffrait également énormément. L'étage inférieur de notre monastère avait été réquisitionné par les Britanniques comme quartier général et hôpital militaire. Nous étions dans l'obligation de soigner les blessés de l'armée de Wolfe en plus de toutes nos autres occupations. Ces maudits Anglais qui nous avaient déjà pris nos terres, nos frères, nos pères, nos maisons, avaient, en plus, le culot de venir nous demander notre aide. Malgré toutes nos prières et celles des habitants, encouragés par Monseigneur de Pontbriand, la situation ne faisait que s'aggraver. Même les églises avaient été détruites, celle des Récollets et des Jésuites; seule la nôtre avait été épargnée et, la majorité des cérémonies religieuses y avaient désormais lieu, même celles des Anglais! Les plus riches pouvaient se permettre d'acheter des rations de biscuits et de lard vendues par les soldats anglais. Tous manquaient de bois de chauffage et de vivres. C'est ce problème qui m'amena à tricoter des bas pour des Écossais. En effet, un jour, un Écossais vint à l'hôpital. Il nous raconta que son régiment faisait tout pour combattre le froid, mais que l'hiver de la Nouvelle-France était pire que tout ce qu'ils avaient vécu. Mère supérieure écouta son histoire, et prit pitié de lui et de son accoutrement.

Lui et les autres soldats avaient du bois de chauffage. En échange de celui-ci, elle lui promet que nous tricoterions des bas plus chauds pour ses compatriotes.

Cela fait des mois que je suis cette routine. Heureusement, les journées commencent à rallonger. Nous avons bon espoir qu'avec l'arrivée du printemps, le Christ nous enverra l'aide qu'il nous faut. Une rumeur circule. On raconte qu'une résistance se prépare à Montréal et qu'on s'apprête à reprendre le territoire. En attendant, je continue à tricoter mes bas et je prie qu'avec la fonte des glaces, le premier bateau sera français et que toute cette agitation prendra fin.

## Deuxième prix

Ilona Boccacci  
École secondaire Cardinal-Roy

### Funeste journée

C'était une douce soirée pour un mois de septembre. Le soleil couchant teintait le ciel d'un bel orangé, malgré la pluie qui se faisait imminente. « 19 septembre 1889, le maire Langelier évoque un nouvel hôtel de ville! », titrait un journal détrempé par une flaque d'eau. Le vacarme des enfants, qui jouaient tout en feignant de ne pas entendre les appels de leur mère, animait la scène. Je déambulais sur la rue du Petit-ChAMPLAIN très souvent, pour m'évader, me changer les idées. La présence du Saint-Laurent, tout près, me permettait de faire le vide. Certes, le travail de maire me convenait, mais il pouvait parfois être pénible et harassant.

Tiré de ma rêverie par le cri d'un enfant, je commençai à gravir les marches de l'escalier Casse-cou lorsque la terre se mit à trembler. Pendant plusieurs secondes, qui me parurent interminables, je me cramponnai à la rambarde de l'escalier priant pour que les vibrations cessent de faire trembler mon corps. Puis, plus rien. Plus aucun bruit. Personne ne parlait. La rue était devenue silencieuse, les enfants s'étaient réfugiés dans les maisons et les vieux lampadaires vacillaient toujours sous l'effet des secousses. Au début, je crus à un tremblement de terre. Mon idée fut vite envolée lorsqu'un homme arriva vers moi en hurlant :

-Au secours! C'est horrible, cria-t-il, un éboulement vient de ravager la rue Champlain!

Je restai immobile pendant un moment, ne croyant pas les mots qui résonnaient dans ma tête. Alors je courus. Je courus à la rencontre de la tragédie qui venait de se produire. J'eus le temps de m'imaginer divers scénarios, cependant aucun ne fut comparable à la scène qui s'offrait à moi lorsque j'arrivai sur ce qui restait de la rue Champlain. Un champ de ruines, voilà ce que c'était. Une cheminée et quelques murs ici et là se tenaient encore debout. Le reste, disparut sous des montagnes de roches et de débris. Les résidences n'étaient plus qu'un ramassis de briques et de gravats. Les décombres qui jonchaient le sol rendaient la rue difficile d'accès et la poussière flottante dans les airs venait m'irriter les yeux. Je crus rêver. Il était impossible que l'horreur dont j'étais témoin soit réelle. Pourtant, la réalité me frappa de plein fouet en entendant les premiers pleurs et cris déchirants qui émanaient des restes des habitations. Des hommes, des femmes, des enfants. Tous prisonniers de cet enfer. N'était-ce pas parmi ces logements que vivait Joseph Kemp, ce syndicaliste aguerrri qui ne se gênait pas pour décrier les conditions dans lesquelles travaillaient les débardeurs du port ? En m'approchant de la scène, j'eus un haut-le-cœur. Des corps gisaient sur le sol. La catastrophe comptait ses premières victimes. Certains hommes qui avaient été témoins de la scène commençaient déjà à fouiller à la recherche de survivants. Deux d'entre eux réussirent à extirper des débris un jeune garçon d'une dizaine d'années. Celui-ci pleurait et implorait ses sauveteurs de le laisser mourir avec sa mère et sa sœur ensevelies tout près. Une vingtaine de mètres plus loin, j'aperçus un corps écrasé sous un énorme morceau de roc. Le visage, bien que défiguré, me semblait familier. Il s'agissait en effet de celui d'un homme, toujours souriant, que je croisais régulièrement lors de mes balades de fin de journée. Ma tête se mit à tourner, ma vision se troubla et je dus m'asseoir, mes jambes ne supportaient plus le poids de mon corps. Soudain, j'entendis un cri qui me glaça le sang. C'était l'appel d'une femme, une femme visiblement en détresse. Je pris une profonde inspiration et commençai à marcher en titubant vers l'origine de la plainte. La jeune femme était recroquevillée sur un amas de terre. Elle tenait dans ses bras le corps meurtri d'une enfant d'à peine cinq ans.

À cet instant, je réalisai. Je réalisai que ce n'était que le début. Cette douce soirée de septembre venait de se clore en tragédie, si subitement, des familles décimées, des enfants orphelins...

En mémoire des victimes :

- Essie Fitzgerald, 3 ans
- Joseph Fitzgerald, 1 an
- Timothy Berrigan, 68 ans
- Denis-Christopher Berrigan, 29 ans
- Catherine Airs, 27 ans

- Thomas Nolan, 26 ans
- Catherine Kemp, 25 ans
- Rose-Ann McBreaty, 72 ans
- Joseph Kemp, 74 ans
- Mary Leahey, 69 ans
- Thomas Farrell, 35 ans
- Lawrence Farrell, 3 ans
- Stella Farrell, 5 ans
- Agnes Farrell, 7 ans
- Margaret Walsh, 32 ans
- Ellen Walsh, 28 ans
- Ellen Bradley, 7 ans
- Alice Bradley, 4 ans
- Margaret Bradley, 2 ans
- Mary-Agnes Bradley, 2 semaines
- Richard Leahey, 36 ans
- Julia Doyle, 36 ans
- Nora Kennedy, 14 ans
- Catherine Lane, 62 ans
- Michael Deahey, 70 ans
- Agnes Burke, 2 ans
- Ellen Burke, 10 mois
- Mary-Jane Allen, 32 ans
- Charles Allen, 70 ans
- Agnes Pollick, 66 ans
- Catherine Allen, 18 ans
- Thomas Pemberton, 20 ans
- Catherine Mckinnon, 65 ans
- Louisa Adams, 65 ans
- John Henry, 65 ans
- Mary-Ann Bert, 27 ans
- Robert-Samuel Lawson, 1 an
- Henry Black, 49 ans
- James Black, 5 ans
- William Black, 16 ans
- Jane Bracken, 80 ans
- George Miller, 12 ans
- Richard Maybury, 65 ans
- Jane Miller, 53 ans
- Richard Maybury, 11 ans

### Troisième prix

Félicia Martin  
Collège des Compagnons

#### Le Nouveau Monde

Bang! Un tir de canon retentit, brisant le silence apeuré régnant sur le pont du navire. C'était le coup de partance. Les voiles d'un blanc d'albâtre se déployèrent promptement et le Saint-Étienne fut aussitôt transporté par des rafales de vent, le poussant hors du port. Appuyée sur l'un des remparts du pont, j'observais l'accroissement s'étrécir jusqu'à ce qu'il soit imperceptible, le signe qu'il n'y aurait plus aucun retour en arrière possible. Prise d'une légère angoisse, je remis en doute mes décisions pour l'une des premières fois de mon existence. Une main vint alors se poser sur mon épaule, me sortant de mes songes et provoquant un léger sursaut. Mon mari, Louis, se trouvait derrière moi; ayant pressenti ma crainte, il essayait de me rassurer. Cependant, je sentis dans sa voix que tout comme moi, il avait compris que cette traversée serait peut-être une erreur.

\* \* \*

« Mère, je suis frigorifiée », m'avait dit Guillemette, la voix tremblante et les yeux se noyant dans les larmes.

Je pris tendrement mon enfant dans mes bras, essayant tant bien que mal de la réchauffer. J'attendis son assoupissement pour la poser dans son hamac, puis je m'allongeai sur le sol roide et froid. « Elle en aura plus besoin que moi », m'étais-je dit le premier jour, en laissant ma couche à ma fille cadette. Cependant, je regrettais quelque peu ma décision en contemplant les dizaines d'ecchymoses se trouvant sur mon dos depuis. Je me remémorais la stupeur que j'avais ressentie lors de ma première visite dans la Sainte-Barbe, moi qui avais toujours été élevée dans le luxe, tombant des nues en sachant que je devrais partager mon territoire avec les rats et les malades.

Après m'être assoupie, je fus réveillée par de faibles rayons lumineux s'émanant du peu d'ouverture que comportait la Sainte-Barbe. Je ne pus m'empêcher de me gratter frénétiquement le crâne, sans doute à cause des poux. Lorsque je me redressais, j'oubliais encore une fois la faible hauteur du plafond et je me cognais la nuque, me faisant gémir de douleur. Lorsque j'arrivai enfin à atteindre le pont, je constatai que des dizaines de malades y étaient allongés. Certains étaient atteints de la variole, d'autres, de la maladie des navires, et les plus chanceux étaient simplement affectés du mal de mer. Étant la fille d'un canonnier, j'ai toujours été habituée aux trajets en bateau; je n'ai donc jamais eu à subir ce fardeau.

Je parcourus brièvement des yeux les contaminés, espérant ne pas y apercevoir l'un de mes enfants, mais je fus rassurée en voyant ceux-ci sains et saufs. J'aperçus aussi mon mari, essayant de soigner les malades du mieux qu'il pouvait même si, simple apothicaire, il lui était difficile de faire quoi que ce soit.

Le père récollet Joseph Le Caron rassembla alors tous les passagers pour la prière matinale. Lorsque celle-ci prit fin, une cloche retentit, brisant le silence morbide et l'ambiance répugnante qui régnait sur le pont. Une légère réjouissance s'ensuivit, car c'était l'heure du repas. La dernière ration remontait à plus de deux jours et tous étaient affamés, le capitaine Morel rationnant et distribuant parcimonieusement l'eau et la nourriture. Tous furent ravis en voyant la viande dans leur plat, car ils avaient rarement cette chance. Dans leur assiette était déposé du lard salé ainsi qu'une galette piquée de vers. Je retirai délicatement les plus gros et croquai goulûment dans ma galette, même si je ne pus m'empêcher de grimacer. Après avoir dévoré mon lard, je relevai l'état de l'eau : était visqueuse et grouillante de vers. Normalement, je n'aurais jamais touché à cette eau, mais étant donné que j'étais assoiffée et que les rations d'eau douce étaient rares, il était fondamental pour ma survie de boire cette eau fermentée.

\* \* \*

« Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre... »

Une violente secousse agita vigoureusement le navire, de nombreux passagers tombèrent à la renverse et des vagues s'écroulèrent violemment sur le pont. Samuel de Champlain, l'un des capitaines en chef, ordonna à tous les passagers de se rendre dans la Sainte-Barbe. En voyant l'affolement dans les yeux de Champlain, je compris que c'était critique. Je pris donc mes jambes à mon cou et me dirigeai tumultueusement à l'endroit indiqué, tout en m'assurant que mes trois enfants me suivaient. Mon cœur battait la chamade et mes paumes étaient moites. Le bateau craquait de partout et de l'eau s'écoulait du plafond, démontrant la gravité de la situation. Ma seule préoccupation était la vie de mes enfants et mes doutes en montant sur ce bateau ne faisaient que se confirmer. Jamais je n'aurais dû entreprendre cette traversée transatlantique.

Ayant réussi à m'assoupir malgré tout, je me fis réveiller par une violente secousse qui arracha les hamacs des murs, provoquant les râles et les cris de plusieurs. Je fus rapidement informée de la situation, le navire bourlinguait en traversant un champ de glace et faillit plusieurs fois heurter des glaciers. Les passagers étaient confinés à la Sainte-Barbe et, à cause des rats, des malades et de la crasse, l'odeur était tellement atroce que j'eus aussitôt la nausée. Il n'y avait qu'une chose à faire : je me levai d'un bond et me rendis à l'autre extrémité de l'entrepont avec peine. J'y retrouvai le père Le Caron, ainsi que son jeune missionnaire, Paul Huet. Je leur fis part de mes inquiétudes et leur demandai de bénir mes enfants pour qu'il ne leur arrive rien, ce que firent les religieux.

\* \* \*

Nous finîmes par accoster sur la terre ferme, un sourire soulagé aux lèvres. C'était un miracle, disait l'équipage, qu'une famille entière ait survécu à une traversée transatlantique en 1617. Grâce à ce coup du destin, nous poursuivrons notre nouvelle vie en Nouvelle-France à titre de première famille de colons dans le Nouveau Monde.

« Au revoir, Mademoiselle Rollet », me salua le père récollet avant de me laisser descendre du bateau.